



MES RÉVERIES.

LIVRE SECOND.

DES PARTIES SUBLIMES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DÉFENSE, ET DE L'ATTAQUE.

JE m'étonne toujours comment on ne revient pas de l'abus de fortifier les villes. Ce propos paroîtra extraordinaire, & je dois le justifier.

Examinons premièrement l'utilité d'une forteresse.

Elle sert à couvrir un pays; à obliger l'ennemi

TOME II.

A

de l'attaquer avant de passer outre; pour s'y retirer avec des troupes, les y mettre à couvert; pour y former des magasins; pour y mettre en sûreté, pendant l'hyver, les troupes, l'artillerie, les munitions, &c.

Si l'on examine ces choses, l'on trouvera qu'il est avantageux qu'elles soient placées aux confluens des rivières; parceque, pour les investir, il faut partager les armées en trois corps différens; que l'on peut battre un de ces trois corps, avant qu'il soit secouru des deux autres; qu'avant l'investissement, l'on a toujours deux côtés libres, & qu'il est impossible que l'ennemi forme cet investissement dans un jour; qu'il faut l'attirail de trois ponts, & que l'on a les hasards pour soi, je veux dire les orages qui les cassent, & les inondations qui arrivent ordinairement l'été.

Outre cela, en occupant un tel poste, l'on est maître du pays, l'étant des rivières; on empêche les courses; & l'on a la facilité de les ravitailler aisément, d'y former des magasins, d'y transporter des munitions & toutes les choses nécessaires à la guerre.

Au défaut des rivières, l'on trouve des en-

droits fortifiés par la nature, dont il est presque impossible de faire l'investissement, que l'on ne peut attaquer que par un endroit, qui avec peu de dépense pourroient se rendre pour ainsi dire imprenables : d'autres qui, par le moyen des écluses, peuvent s'inonder à plusieurs lieues à la ronde. Il n'y a personne qui ne convienne qu'il se trouve de pareilles situations, & qu'en ajoutant l'art à la nature, l'on n'en fasse des places imprenables; car je compte la nature infiniment plus forte que l'art : pourquoi donc n'en pas profiter? Peu de villes ont été fondées à ces fins : le négoce a causé leur augmentation, & le hasard a choisi leur situation. Ces villes, par la succession des temps, se sont accrues; les bourgeois les ont enceintes de murailles, pour se défendre contre les courses des ennemis, & pour se garantir des troubles intestins qui agitent les états.

Jusques-là tout est dicté par la raison : les bourgeois les ont fortifiées pour leur conservation; ils les ont défendues. Mais pourquoi les princes se font-ils avisés de les fortifier? Cela pouvoit avoir quelque apparence de raison, du tems que la chrétienté vivoit dans le barbarisme, que l'on

faisoit des esclaves les uns sur les autres, & que l'on dévastoit les pays : mais à présent que l'on fait la guerre avec plus de modération, qu'est-ce que l'on a à craindre ? Est-ce qu'une ville qui sera enceinte d'une bonne muraille, d'un boulevard, où l'on mettroit trois ou quatre cent hommes de garnison joints à la bourgeoisie, avec quelques pièces de canon de fer, ne sera pas aussi-bien en sûreté que s'il y avoit plusieurs milliers d'hommes ? Car je soutiens que ces troupes ne se défendront pas plus longtemps que ces quatre cent hommes, & que la capitulation pour les bourgeois n'en sera pas meilleure.

Outre cela, qu'est-ce qu'en fera l'ennemi, quand elle sera prise ? La fortifiera-t-il ? je pense que non. Ainsi il se contentera d'une contribution, & passera outre ; peut-être même ne l'assiégera-t-il pas, parcequ'il ne sçauroit la conserver. De se hasarder d'y laisser une petite garnison, c'est ce qu'il ne fera jamais ; & d'y en mettre une grosse, encore moins, parcequ'elle ne seroit point en sûreté.

Une raison plus forte encore me persuade que les villes fortifiées sont de mauvaise défense. C'est que, supposé que l'on fasse un ma-

magasin de vivres pour trois mois de garnison; dès qu'elle est investie, il n'y a pas pour huit jours de vivres, parceque l'on n'a pas compté sur vingt, trente ou quarante mille bouches qu'il faut nourrir, par la raison que les habitans de la campagne s'y réfugient avec leurs effets, & augmentent le nombre des bourgeois. Les richesses d'un prince ne s'étendent pas à faire de pareils magasins dans toutes les places qui sont en risque d'être attaquées, & de les renouveler tous les ans; & quand il auroit la pierre philosophale, il ne le pourroit pas, parcequ'il mettroit la famine dans le pays.

J'entends dire à quelqu'un : Je mettrai à la porte les bourgeois qui ne pourront faire leur provision. C'est une désolation pire que celle que peut causer l'ennemi : car combien y en a-t-il dans une ville qui ne vivent qu'au jour la journée? Outre cela, est-on sûr que l'on sera investi? Et quand on l'est, l'ennemi laissera-t-il tranquillement retirer cette multitude? il la rechassera dans la ville. Qu'est-ce que fera monsieur le gouverneur? Laissera-t-il mourir de faim ces misérables? Pourra-t-il justifier cette conduite devant son souverain? Que fera-t-il donc?

Il faudra qu'il leur fasse part de son magasin, & qu'il se rende au bout de huit ou quinze jours.

Car supposé qu'il y ait dans une ville cinq mille hommes de garnison, qu'il y ait outre cela quarante mille bouches, que le magasin soit pour trois mois; les quarante-cinq mille bouches mangeront en un jour ce que les cinq mille auroient mangé en neuf: ainsi la place ne peut tenir qu'aux environs de dix à douze jours. Mettons qu'elle en tienne vingt, ce n'est pas la peine de l'attaquer; elle est obligée de se rendre d'elle-même: & tous les millions qu'on a employés pour la fortifier sont une dépense inutile.

Il me semble que ce que je viens de dire doit bien persuader des défauts irrémédiables des villes fortifiées; & qu'il est plus avantageux pour un souverain d'établir ses places d'armes dans des endroits aidés de la nature, & avantageux pour couvrir un pays, que de fortifier des villes avec des dépenses immenses, ou d'augmenter leurs fortifications. Il faudroit au contraire, après en avoir établi d'autres, les raser toutes jusqu'aux remparts. Du moins faudroit-il ne plus songer à

en fortifier, & employer cet argent à en construire de nouvelles.

Quoique ce que je dis là soit fondé sur la raison, je ne pense pas que personne s'en avise, tant l'usage est une belle chose, & tant il a de puissance sur nous. Une place, comme je la suppose, peut tenir plusieurs mois de tranchée ouverte, & même des années, parceque la bourgeoisie ne l'embarresse pas; & que, lorsqu'il y a des vivres, l'on sçait combien le siège en doit durer.

Les sièges que l'on a faits en Brabant n'auroient point eu de succès si rapides, si les gouverneurs n'avoient calculé le temps de leur résistance avec celui de la durée de leurs vivres: C'est pourquoi ils desiroient, autant que les ennemis, que la brèche fût bientôt prête, pour pouvoir se rendre honorablement. Malgré cette bonne volonté mutuelle, j'ai vu plusieurs gouverneurs être obligés de se rendre, sans avoir eu l'honneur de sortir par la brèche.

Je ne m'étendrai pas fort au long sur ce qui regarde la manière de défendre les places, parceque je ne prétends pas, dans cet ouvrage, traiter toutes les parties de la guerre en détail. Mon in-

tention est simplement d'exposer celles de mes idées qui me paroissent neuves.

J'ai remarqué dans les sièges, que, dès les commencemens, l'on garnit beaucoup le chemin-couvert, que l'on en fait un grand feu de mousqueterie, & que ce feu ne fait pas un grand dommage. Cela ne vaut absolument rien, parceque l'on fatigue les troupes de façon qu'on les excède. Le soldat, que l'on fait tirer toute la nuit, s'ennuie; son fusil se craffe, se démantibule, & il passe le lendemain une partie du jour à le nétoyer & à le rajuster, à faire des cartouches : enfin cela lui emporte tout le repos qu'il devoit prendre; chose qui est d'une conséquence infinie, & qui entraîne après soi, si l'on n'y fait grande attention, des maladies & un dégoût auxquels la bonne volonté ne résiste pas.

C'est cependant sur les fins d'un siège où il faut marquer le plus de vigueur, parceque c'est alors qu'il est question des coups de main; & que plus vous marquez de vigueur, & plus l'ennemi se dégoûte; parcequ'alors les maladies se mettent dans son camp, que les fourages & les vivres lui manquent, & enfin que tout concourt
à sa

à sa ruine ; ce qui décourage & officiers & soldats. Si, avec cela, ils sentent que la résistance devient plus forte qu'elle n'étoit, & qu'elle augmente à mesure qu'ils se flattent de la voir diminuer, ils ne sçavent plus où ils en font, & se dégoûtent totalement. C'est pourquoi il faut réserver les meilleures troupes pour les coups de main, ne leur pas seulement permettre de mettre le nez sur le rempart, & surtout ne point faire faire des veilles à ces troupes-là ; mais, dès qu'elles ont fait leur expédition, les renvoyer dans leurs casernes, dans leurs souterrains, ou bien où on les aura logées.

Mais pour en revenir au feu du chemin couvert ou des remparts sur les travailleurs, pendant la nuit, ce n'est presque que du bruit ; car les soldats, pour ne se point donner la peine de bourrer, parceque cela les fatigue, prennent la poudre à poignée, la jettent dans le fusil, mettent une bale par-dessus, puis tirent. Où tirent-ils ? en l'air ; parcequ'à force de tirer, l'épaule leur devient douloureuse, cette douleur dure pendant tout le siège ; & comme dans l'obscurité l'officier ne peut les voir, ils passent le bout du fusil sur la palissade, la bale

va où elle peut, & ils dorment à moitié.

Il vaut beaucoup mieux placer vers la fin du jour beaucoup de canons à barbottes, soit dans le chemin couvert, soit sur les remparts; les aligner avec de la craie sur les batteries, pour les faire tirer dans les environs où l'on croit qu'il en est besoin; les charger à cartouche, & tirer ainsi toute la nuit; puis les ôter à la pointe du jour. Ce feu est de tous le plus meurtrier; parcequ'il perce & gabions & fascines; que les blessures en sont mortelles, les balles étant grosses comme des noix; que ces bales balaient continuellement toute la largeur de la tranchée, vont par bonds & ricochets bien loin par delà. Le canon de l'ennemi ne sçauroit le faire taire pendant la nuit; & cela tue comme mouches les travailleurs & ceux qui mènent le canon sur les batteries.

Enfin, pour servir douze pièces de canons ainsi disposées, il ne faut que trente-six soldats & douze canoniers; & je me persuade qu'ils feront plus de mal que mille hommes à qui l'on auroit fait passer la nuit à tirer dans le chemin couvert. Pendant ce temps, vos troupes se reposent tranquillement, & sont le lendemain en

état de relever les postes, ou d'être employées au travail.

Que l'on ne m'allègue point que cela consume de la poudre; les soldats en gaspillent plus pendant la nuit, qu'ils n'en tirent: & quand cela seroit, il n'y a qu'à tirer avec moins de pièces, il en resultera toujours un avantage, qui est que vos troupes seront moins fatiguées, & que par conséquent vous aurez moins de malades: car rien n'en cause tant que les veilles.

Je dois dire un mot sur les ouvrages de fortifications: Tous les anciens ne valent rien, les modernes ne valent guère mieux. Le roi de Pologne * seul a formé un système de fortification qui est admirable. Mais comme l'on ne fait pas les places comme on les souhaiteroit, & qu'il faut s'en servir comme elles sont, il faudroit tâcher de pratiquer aux ouvrages détachés de grandes rampes, pour pouvoir les r'attaquer par derrière l'épée à la main: car quand l'ennemi s'y est logé, son logement contient peu de monde, parceque les couvreurs & les travailleurs sont obligés de se retirer. Or, si vous

* Auguste II, père de l'auteur.

pouvez aller à eux & les attaquer en plus grand nombre, indubitablement vous les chassez ; & avant qu'ils aient commandé un nouvel assaut & de nouveaux travailleurs, leur logement est comblé. Vous le pouvez en toute sûreté, parceque vous n'êtes point vu de leur canon, ni du feu de leur tranchée ; il faut donc qu'ils donnent un nouvel assaut où vous leur tuez une infinité de monde, parcequ'ils sont obligés de venir en force.

Quand le logement est fait & que leurs couvreurs sont retirés, vous recommencez. Rien n'est si meurtrier & ne désole tant, & l'avantage est toujours du côté des assiégés. Sans cela, tout ouvrage emporté est un ouvrage perdu, parceque l'on ne sçauroit y aller ; & que l'ennemi y est en sûreté, parcequ'il a un chemin pour y aller, je veux dire la brèche, & que vous n'en avez point : ce qui fait qu'il faut toujours retirer les troupes qui sont dessus, dès que l'ouvrage est mûr, & qu'il faut l'abandonner. Faire autrement, seroit vouloir perdre inutilement du monde.

A la vérité, l'on fait des coupures : mais elles ne sont bonnes que lorsqu'elles ont été conf-

truites avec l'ouvrage ; je veux dire, lorsque l'endroit, où elles doivent se faire un jour, est revêtu des deux côtés d'un mur, pour qu'en un cas de siège l'on n'ait qu'à en tirer la terre ; ce qui vous forme tout d'un coup un fossé revêtu à votre coupure. Mais s'il n'y a plusieurs forties ou portes, vous n'aurez pas la facilité d'aller à l'ennemi : & dès qu'il sera logé sur l'ouvrage, il se moquera de vous, & vous gagnera, en poussant des sapés.

Il y a encore plusieurs choses à faire & que l'on ne fait pas : mais cela allongeroit trop cet ouvrage ; & ce que j'en ai dit est suffisant pour faire voir que les assiégés n'ont pas, pendant le cours d'un siège, une plus avantageuse occasion de combattre l'ennemi, que celle que leur fournissent les ouvrages détachés, pourvu que l'on puisse y communiquer.

Bien des gens croient, que lorsque la brèche est faite, il n'y a plus de salut, & qu'il faut abandonner l'ouvrage. Il est vrai que l'on ne sçauroit empêcher le logement ; mais on peut les en chasser, & les obliger de donner cent assauts, parceque l'on peut s'y maintenir toujours

plus fort qu'eux, & leur tuer avec avantage une infinité de monde. Ils n'ont, en ce cas, qu'un parti à prendre, qui est de faire sauter l'ouvrage : mais il y a apparence qu'ils s'en aviseront un peu tard. C'est pourquoi les ouvrages spacieux sont avantageux : car dans les petits il n'y a rien à faire, & on les réduit trop tôt en poudre.

Dans les fossés qui sont pleins d'eau, il y a une chose à faire qui est extrêmement meurtrière : c'est d'avoir des barques couvertes de madriers, y mettre des soldats pour empêcher le travail de la galerie. Il est certain que, tant que ces barques subsisteront, il est impossible de faire la galerie, parceque ces soldats vont tuer les ouvriers à brûle-pourpoint : le feu de la mousqueterie ne leur fait rien, parcequ'il vient en plongeant. Il faudra donc établir des batteries sur l'angle saillant du fossé : quand cela est fait, elles effuient deux coups, & les voilà à couvert dans cet angle ; & il n'y a point de remède, que de descendre le canon à fleur d'eau, & de percer le revêtement, ce qui est un opéra. On peut se servir de cet expédient, pour empê-

cher la construction de la galerie, lorsqu'on n'est pas encore prêt avec la coupure sur l'ouvrage, ce qui retarde l'affaut de plusieurs jours.

